

ACCOMPAGNER, CERTES. MAIS POUR QUELLE RENCONTRE ?

MIREILLE CIFALI

Dans l'argumentaire du congrès 2004 de la FNAREN, deux mots se suivent : la rencontre et l'accompagnement. Il est en effet écrit : « *Ces enfants en souffrance ont besoin de rencontrer un adulte tiers dans l'école* ». Et puis : *Cette relation originale d'aide auprès de l'enfant, cet accompagnement indispensable ...* » Le qualificatif de « *porteur* » est requis et on le fait rimer avec rééducateur.

J'ai été saisi¹, il y a quelques années, par ce terme « accompagnement ». Il survenait pour succéder, entre autres, à « la prise en charge ». Terme séduisant, tout de douceur. Tout en respect. La FNAREN le reprend pour qualifier la posture du rééducateur dans l'école. Chaque enfant aurait, s'il en a la nécessité, à être accompagné pour qu'il puisse occuper sa place d'élève. Celle-ci peut faire souffrance, alors il y faut des adultes qui l'aident à jouer ce rôle, des adultes qui prennent soin pour que l'espace scolaire soit de construction et non de destruction.

Repères

« Alors, tu m'accompagnes ? » Ces mots scellent une relation qui s'instaure entre deux personnes, l'une a un projet et l'autre la rejoint, rendant par là-même ce projet plus aisément réalisable. Il y a cependant une notable différence entre un « allons-nous ensemble ... » et cet accompagnement. Dans la première formulation, le projet est commun; dans la deuxième, l'un est moteur et l'autre vient de surcroît. Et puis « est-ce toi qui me le demande ou moi qui te le propose ? » « Je t'accompagne » signifie que « je t'offre ma compétence pour un passage de vie ». Nous accompagnons ainsi la peine, le mourir, partout où existe un risque à demeurer dans la solitude. Accompagner, c'est donc au minimum « aller avec ». Nous sommes dans l'efficacité d'une intersubjectivité. Celui qui accompagne occupe une position particulière, où les problèmes de l'altérité se présentent aigus, exigeants et incontournables. Chaque fois que quelqu'un est confronté à une expérience, un projet qui exige pour aboutir son engagement à nul autre substituable, un accompagnement peut être une posture adéquate.

Le terme est flatteur, il semble mettre un professionnel à l'abri d'une violence inscrite habituellement dans la rencontre, et propulse des qualités comme l'altruisme, le respect, la bienveillance. On donne importance à l'autre, pas à soi; on soutient, on n'impose pas; on fait oeuvre de générosité, on n'est pas dans une autorité répressive; on donne priorité aux capacités et projets d'un autre, on ne détermine pas seulement de l'extérieur; on ne l'abandonne pas, on entre en complicité de présence ... Ici, un autre est reconnu capable de projet, d'initiative, et non pas victime potentielle en perpétuelle demande de réparation. Cela exige qu'on le croie vraiment animé de forces de vie, susceptible de traverser les difficultés présentes et que l'accompagnement soit conçu comme un « moment » qui lui permette ensuite de trouver seul ses ressources et les solidarités toujours nécessaires pour ne pas tourner en rond.

Belle posture certes mais où commencent dérives et pièges ? Peut-être justement dans le fait qu'on veut ainsi éviter l'affrontement, l'imposition, l'insistance, l'influence, et surtout la violence; dans le fait qu'on tente d'annuler les hiérarchies du savoir en délayant la relation d'autorité, et qu'on développe un respect de l'autre et de son projet pouvant aboutir à une paralysie, si on le laisse tel qu'il est, sans oser le bousculer pour qu'il sorte de là où il s'est peut-être enfermé. Je crains en effet que ce terme ne vienne limer l'aspérité de toute rencontre; qu'il néglige la nécessité d'avancer aussi par la confrontation; minimise le bienfait de notre dépendance occasionnelle vis-à-vis de quelqu'un qui met son savoir à notre disposition sans en abuser mais sans non plus le nier; qui exige le renoncement à nos convictions, l'effacement de notre place et donc d'un débat.

Rencontre

¹ Cifali (M.), Une altérité en acte, in Chappaz G. (dir.), *Accompagnement et formation*, Université de Provence et CDRP de Marseille, Marseille, 1999, 121-160.

C'est ainsi que je formulais ma position dans un article dans les *Cahiers pédagogiques*¹. Depuis lors, un autre mot insiste dans ma pratique quotidienne. Celui de « rencontre ». Tout changement intérieur ne surgit-il pas d'une rencontre, de la création d'un espace intersubjectif ² ? Que cette rencontre soit de gestes, de regards ou de mots ? Elle reste pour une part dans l'implicite, elle s'appuie sur une expérience commune où un professionnel crée avec un autre un espace où la surprise peut advenir. Ce mot atteste peut-être davantage que celui de l'accompagnement, qu'un professionnel s'implique dans le moment présent, dans *l'hic et nunc*. Il se passe, dans cet instant, quelque chose qui surgit, bouleverse, et parfois provoque un déplacement, une ouverture là où tout semblait dans l'impasse. Dans une approche clinique, qui privilégie ce qui se passe dans l'ici et maintenant, nous sommes contraints à construire ce cadre qui permet de vivre la rencontre.

Que nous utilisions accompagnement ou rencontre, nous sommes dans cet espace où l'intersubjectivité est nécessaire, où l'humain a besoin de l'humain pour grandir, apprendre, guérir. Ce terme de « passeur », cet espace de rencontre et d'accompagnement, ne sont pas le domaine spécifique des rééducateurs ni des thérapeutes. Ils appartiennent à toute profession qui travaille avec d'autres humains. Certes, chacun, à une place différente. Aujourd'hui, nous avons pensé scientifiquement les gestes professionnels, et parfois cela nous empêche de vivre la rencontre avec ce qu'elle comporte de bénéfiques déstabilisations, de mises en danger et de moments d'incertitude. Tout clinicien est un « passeur de difficultés », comme le nomme Jean-François Malherbe³. Tout professionnel a, dans le cadre qui est le sien, nécessité de travailler les enjeux psychiques de la rencontre, la dimension éthique de ses actions. En travaillant, jour après jour, les conditions de possibilité d'une collaboration entre différents professionnels aux convictions parfois antagonistes. L'humain a besoin d'autres humains sur qui compter, s'appuyer, rentrer en conflit ; d'humains qui tiennent, se protègent - mais pas trop, prennent des risques, s'emportent parfois, font événement, se maintiennent vivants, c'est-à-dire en recherche de ce qui leur échappe.

Alors rencontre ou accompagnement ? Je penche aujourd'hui pour la « rencontre », par ce qu'elle signifie de présence, de maladresses nécessaires et d'invention commune.

¹ Cifali (M.), Accompagner : quelles limites ? *Cahiers pédagogiques*, n°393, avril 2001.

² Stern (D.), *Le moment présent en psychothérapie. Un monde dans un grain de sable*, Paris, Odile Jacob, 2003.

³ Malherbe (J.F.), *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique*, Montréal, Liber.